En un siècle, tout a changé. 16 millions de Français vivaient de l’agriculture en 1901, soit près de la moitié de la population du pays. 120 ans plus tard, les agriculteurs ne sont plus que 760 000, soit 1,5% de la population active.

Alors, que s’est-il passé ? Tout au long du 20e siècle, le paysan de jadis a progressivement laissé place au « chef d’exploitation ». Après-guerre, portée par la volonté de s’arracher aux conditions harassantes de la vie paysanne, la jeune génération a transformé le métier en s'appuyant sur les grands changements de l’époque : la mécanisation, les progrès scientifiques, le remembrement des parcelles ou, pour le dire autrement, l’agrandissement des exploitations.

A partir des années 70, le volume global de la production agricole progresse de manière spectaculaire. Portée par la Politique agricole commune, la France se hisse, en 1981, au 2nd rang mondial des pays exportateurs de produits agricoles et alimentaires. Le bilan tient en une phrase : en quelques décennies, les agriculteurs français sont devenus de plus en plus productifs… et de moins en moins nombreux.

[**Générique Les experts du vivant**]

Alors que la France devient une grande puissance agricole, la « civilisation paysanne » s’efface et emporte avec elle le souvenir d’une société agraire. Pourtant, notre imaginaire collectif reste, aujourd’hui encore, imprégné des représentations qui lui sont liées.

Dans ce contexte de mutations, quel avenir se dessine pour notre agriculture ? Qui seront les agricultrices et les agriculteurs de demain ? Que produiront-ils, et permettront-ils à la France de bâtir une véritable souveraineté alimentaire ? Quelle place occupera l’activité agricole au sein de la société ? Va-t-on, comme le prédisent certains, vers un avenir sans agriculteurs ?

A l'horizon 2026 2030, c'est pas moins de 50 % des chefs d'exploitation qui seront en âge de partir à la retraite.

François Purseigle est sociologue, professeur et chercheur associé à Sciences Po Paris et à l’école nationale supérieure d’agronomie de Toulouse.

Tous ne partiront pas à la retraite, mais on peut estimer à 200 000 le nombre de chefs d'exploitation qui seraient en âge de quitter la profession. On peut imaginer aussi que les crises à répétition, à la fois économiques et environnementales, participent d'une anticipation du départ. Et on le voit aujourd'hui, nous avons des chefs d'exploitation qui n'hésitent pas à cesser leur activité avant d'arriver à l'âge de départ à la retraite. L'un des grands défis qui est posé aujourd'hui aux agriculteurs, à leurs organisations, c'est de faire en sorte que les exploitations qui vont être libérées demain puissent correspondre aux projets entrepreneuriaux de ces nouvelles générations. Même un enfant d'agriculteurs ne souhaite pas simplement reproduire le schéma familial. Il cherche à transformer. Tout comme les non issus du monde agricole dont on parle souvent, cherche à repenser les contours d'une activité agricole qui relève aussi de stratégies commerciales, de stratégies plus entrepreneuriales. Et donc la Ferme France attirera de nouvelles générations si elle donne l'image d'entreprise dans laquelle une multitude de projets peuvent advenir.

Selon le dernier recensement agricole, 20% des exploitations ont disparu en 10 ans et l’âge moyen des agriculteurs est de 51 ans. Mais cette démographie déclinante est aussi un puissant facteur de transformation des exploitations.

C’est pourquoi, le ministère de l’Agriculture - sous l’impulsion du président de la République - a lancé une large concertation avec les régions, l’ensemble du monde agricole, les associations et la société civile. Ces travaux ont pour ambition de répondre aux défis de la souveraineté que sont les transitions démographique et climatique. Ils aboutiront à la rédaction d’un pacte et d’une loi d’orientation et d’avenir agricole pour déterminer le cap à suivre et les outils à déployer.

Mais avant d’aller plus loin, intéressons-nous à notre souveraineté alimentaire.

Depuis les années 70, la nourriture que nous consommons provient en grande partie de notre agriculture mais cet acquis reste fragile ! Environ 20 % de ce que nous consommons provient de nos partenaires extérieurs. En 2021, les importations annuelles de produits alimentaires ont atteint un nouveau record de 62 milliards d’euros, contre 28 milliards en 2000.

Nous produisons et exportons du blé dur, sous forme de grain, et nous importons environ les 2/3 des pâtes alimentaires consommées sur le territoire. Autre exemple, nous produisons plus de 80% de nos besoins en volaille mais nous en importons 42 %. Pour satisfaire la consommation de poulet des Français, il faudrait que chaque animal ait 3 ou 4 filets…

La souveraineté alimentaire, c’est donc d’abord identifier les dépendances acceptables et assurer la sécurité de leur approvisionnement. Mais c’est surtout préserver ou relocaliser certaines productions, soutenir les nouvelles générations d’agriculteurs dans leur installation et leur permettre de développer une agriculture saine, sûre et durable dans un contexte de changement climatique et de concurrence internationale.

On aurait tort de se représenter les agriculteurs comme un groupe homogène. Ceux que l’on réunit dans la catégorie « agriculteur » font de moins en moins le même métier, n’ont plus les mêmes sources de revenus, ni le même rapport au travail ou à la famille…

Deux grandes tendances semblent cependant cohabiter : d’un côté, une agriculture de firme, exportatrice ; de l’autre, une agriculture de proximité, plus diversifiée. Mais cette dualité un peu réductrice s’accompagne d’une multitude de structures, de métiers et de modes de production. Les stratégies à l’œuvre n’ont jamais été aussi diverses et les profils aussi variés.

Mais gardons-nous d’exagérer les phénomènes de rupture ! L’agriculture ne fait pas des bonds. Ses mutations sont le résultat d’évolutions au long cours, de changements presque imperceptibles mais réguliers et continus.

François Purseigle : On est entré dans une nouvelle étape de la modernité agricole. C'est quelque chose qui déstabilise profondément les Français, qui assignent très souvent les agriculteurs à cette image d'Épinal qui est celle d'un paysan assigné à cette ferme familiale. Or, aujourd'hui, on constate que l'agriculture est caractérisée par des formes de mobilité sociale et professionnelle inattendues, comme on les observe aussi dans d'autres professions. Les installations se font de plus en plus tardivement et on assiste aussi à des départs de plus en plus précoce. Donc l'agriculture, elle doit se penser dans ces va et vient, dans cette mobilité sociale et professionnelle.

Vous êtes à la ferme de la Tremblay qui est située en région parisienne dans les Yvelines. C'est une exploitation agricole qui est très diversifiée, qui a été créée en 1967, qui était 100 % une ferme céréalière à l'époque et qui aujourd'hui est une ferme avec douze métiers différents et une grande diversité d'activités, aussi bien des cultures fourragères et céréalières sur à peu près 150 hectares qui servent à alimenter nos troupeaux, donc un troupeau de 150 vaches laitières et deux 350 chèvres.

Baptiste Carrouché n’est pas issu du milieu agricole. Passionné par l’univers de l’élevage, il entame une première formation en production animale puis en école d’ingénieur agronome. Nous l’avons rencontré dans cette exploitation laitière biologique dont il a repris la direction à l’issue de ses 3 années en apprentissage.

On a besoin de transmettre et de renouveler les générations. Et la grande question de fond, c'est comment on le fait avec des équilibres de vie en parallèle, un équilibre financier également. Et on pense que l'un des modèles, c'est notamment la structuration par des salariés agricoles, par le développement des entreprises, la diversification. Et ça passe par des hommes qui le font et de la main d'œuvre salariée, notamment pour se libérer du temps. On est presque 50 collaborateurs sur toute l'entreprise, toute la ferme. On cherche tous à pouvoir se dégager du temps et avoir du temps libre. Cela passe bien sûr par la viabilité du modèle économique. Il faut absolument qu'on arrive à valoriser nos ressources, nos productions. Ça, c'est indispensable. Mais c'est aussi comment on adapte nos systèmes de production pour qu'on se rende moins esclave. J'ai envie de dire dans notre travail par exemple, on est en train de créer des nouvelles étables et stabulation pour nos vaches laitières. On met en place des systèmes qui sont adaptés pour redonner du sens au travail d'éleveur qui nous permettra d'attirer des jeunes générations à s'investir dans le monde de l'élevage, c'est à dire ne pas avoir d'astreinte ou de contrainte presque permanente, c'est à dire avoir du temps libre pour soi. Et donc on pense notamment que le changement de modèle et de pratiques agricoles peut permettre d'attirer des nouvelles générations par de la technologie, par ce contact relationnel homme animal. On est beaucoup plus dans l'observation et non plus dans du travail physique et répétitif.

Le salariat en agriculture n'est pas simplement synonyme de précarité. Il est aussi synonyme d'une haute technicité. Il est synonyme d'une mixité des statuts. Aujourd'hui, un chef d'exploitation peut être chef d'exploitation d'une structure et salariée d'une haute structure, la société, par exemple commercial qu'il a développé. On voit que les chefs d'exploitation font appel à des cadres de l'agriculture, des chefs de production, des chefs de culture qui prennent en charge le design de la production agricole, l'organisation du travail. Et aujourd'hui, on voit bien que les métiers de l'agriculture, l'instruction en agriculture passe aussi et passera peut-être de plus en plus par les métiers du salariat. Et finalement, ces métiers du salariat sont parfois même des étapes vers le statut de chef d'exploitation. 

Aujourd’hui, près d’un tiers des nouveaux installés ne sont d’ailleurs pas issus du monde agricole – on les appelle les « Nima » pour non issu du milieu agricole - et leur nombre a augmenté de 34% en 10 ans.

Mais qui sont ces candidats à l’installation qui n’ont aucun lien direct avec le monde agricole ? Des cadres sup en reconversion, des demandeurs d’emploi ou encore de jeunes diplômés en quête de sens… Ils envisagent moins l'agriculture comme une destinée mais comme une étape dans leur trajectoire de vie. Une relève inespérée pour le secteur qui transforme en profondeur le métier d’agriculteur et esquisse de nouvelles identités professionnelles.

Ainsi, on voit apparaitre dans les campagnes ce qu’on appelle des tiers-lieux : une vieille grange reconvertie en espace de « coworking », un « escape-game » dans une exploitation ou encore des thérapies de médiation animale dans un élevage…

Plus qu’un phénomène, une tendance que la philosophe Gabrielle Halpern observe depuis 10 ans.

J’ai pris cette fameuse métaphore du centaure. Donc le centaure, c'est un être mi homme, mi cheval, un être hybride par excellence, qui a un pied dans plusieurs mondes. Et c'est intéressant de voir que ces néo agriculteurs qui justement, venaient d'un autre monde où un pied dans plusieurs mondes et c'est justement, je pense, ce type de profil dont on va avoir de plus en plus besoin dans le monde agricole. Mais finalement dans tous les mondes. Je sais qu'il est de bon ton de critiquer les jeunes générations en disant que voilà, il faut deux ans ici et là, il sera infidèle. Moi je pense qu'au contraire c'est une chance parce que les jeunes générations, en démultipliant les métiers, en démultipliant les formations, en démultipliant les expériences professionnelles, vont apporter d'un secteur à un autre de nouvelles manières de faire, de nouvelles manières de voir le métier. Et ce faisant, ils vont réinventer les métiers et permettre de les repenser. On voit dans la question industrielle, dans les start up, être avocats. Dans tous les métiers, il y a cette question du renouvellement des métiers et en fait de l'hybridation des métiers. Donc, plutôt que de voir les jeunes générations comme d'horribles infidèles, il faudrait peut-être plutôt voir qui ils sont en gros en train de remettre en question la division du travail. Et ils sont en train d'inventer l'hybridation du travail. Du coup, en remettant un peu plus de sens.

A présent, direction Poitiers où nous avons rencontré Laurence Gauthier. En 2015, elle quitte sa vie parisienne pour devenir éleveuse dans le Poitou, sa région natale. Elle s’installe sur une ferme de 60 hectares qui cherche un repreneur. La coquille est un peu vide. Le choix est risqué mais cette grande page blanche est l’occasion idéale pour elle de créer une exploitation à son image.

Moi, je suis ingénieur agronome de formation. J'ai fait l'Agro Montpellier diplômée en 2006 et j'ai travaillé ensuite à Paris au Syndicat des jeunes agriculteurs où j'ai côtoyé des agriculteurs, engagés, passionnés et ça m'a forcément donné l'envie aussi d'avoir cette vie là et d'agir aussi concrètement, en fait dans l'agriculture. Je me suis installée d'abord avec des moutons et des poules, 200 brebis et 200 poules. Et ensuite le projet s'est un peu développé. Donc Benoît s'est installé avec du maraîchage, Amélie avec des fruits. Et là, on est en train d'installer deux personnes pour consolider nos ateliers et aussi pour développer tout ce qui est accueil, animation. On fait également de la transformation de nos produits et de la vente à la ferme directement. Ça présentait quand même quelques inconvénients parce qu'il y avait pas mal de bâtis à acheter. Moi j'étais pas encore prête à m'installer, donc il a fallu quand même un an de formation de stage, surtout moi, j'avais besoin d'aller sur le terrain pour me former. J'avais des études d'ingénieur agro, mais il me manquait clairement la pratique. Donc en fait, on a aussi fait une convention avec la SAFER et le conseil régional pour stocker en fait la ferme en attendant que je puisse m'installer. On a utilisé pas mal d'outils d'aide à l'installation. On a quand même de la chance, je pense en France d'avoir des dispositifs qui peuvent aider. En tout cas dans mon cas dans notre cas, qui nous ont bien aidé pour le démarrage.

Pour Melissa, le virage a été encore plus radical. Après des études d’anthropologie et un master en sociologie et développement social, elle quitte le monde associatif pour commencer une nouvelle vie en phase avec ses aspirations. Elle rejoint le collectif en novembre 2022 en contrat de parrainage avec comme objectif de monter un projet de diversification autour de l’accueil du public. Ce dispositif doit lui permettre de tester en condition réelle son projet d’animations et d’ateliers autour des activités de la ferme.

Ça a été assez évident. Le fait que c'était un environnement dans lequel je me sentais bien, dans lequel je me projetais, dans lequel j'avais envie de m'investir. Du coup, j'ai rejoint le collectif avec l'idée de monter aussi un projet dans le collectif. Dire que je m'occupe à la fois de la partie maraîchage et je développe un nouveau poste qui est celui de d'accueil à la ferme, d'ateliers pour à la fois le tout public pour des groupes et aussi proposer des interventions en extérieur, que ce soit en milieu scolaire. Et l'idée, c'est de travailler avec ce qui se passe sur la ferme.

Gabrielle Halpern

En fait, l'hybridation, c'est ce que j'appelle la métamorphose réciproque. Et comment est ce que le fait de faire, d'avoir plusieurs activités vont mener à leur métamorphose réciproque ? Dans l'hybridation, il y a vraiment cette idée de création, de synergie et en fait, on réinvente complètement un nouveau métier. En fait, c'est intéressant de voir qu'il y a de plus en plus de néo agriculteurs qui avons été directeur du marketing dans une banque et donc qui débarquent dans les métiers du monde agricole. Et c'est très intéressant de voir comment est ce qu'ils vont transposer leurs compétences dans un secteur, un autre dans un univers professionnel, un autre. Et ce faisant, ce n'est pas juste une transposition de compétences d'un secteur à un autre. C'est aussi une hybridation de compétences. Et donc ça fait entrer dans le monde agricole des compétences nouvelles qu'on n'avait pas forcément l'habitude d'y trouver. C'est comme ça que l'on va pouvoir réconcilier totalement l'agriculture avec la société. Et puis en fait, surtout, créer plein d'innovations comme on va pouvoir rapprocher le monde agricole de l'industrie, le monde agricole et de tout ce qui est start up. Mais le monde agricole aussi de plein d'autres métiers qui auparavant semblaient plutôt éloignés les uns des autres. Donc finalement, ça va être la clé pour pouvoir remettre l'agriculteur et l'agriculture au cœur de la société.

Comme nous venons de l’entendre, l’agriculture française est à la croisée des chemins. Elle fait face à un défi immense, celui de continuer à assurer une capacité de production importante, condition de notre souveraineté alimentaire et de nos exportations, tout en protégeant les écosystèmes naturels et en s’adaptant au changement climatique en cours. Pour cela, elle doit continuer à diversifier sa production et à stocker du carbone en maintenant des sols en bonne santé.

Pour relever ce défi, le renouvellement des générations est un levier formidable : par la pluralité de leurs profils, de leurs trajectoires et de leurs projets, par leur maîtrise des nouvelles technologies, par leur capacité à se former tout au long de leur carrière, les nouveaux venus dans le métier jouent les premiers rôles dans les transitions en cours.

Avec la hausse des températures, l’intensité et la fréquence d’évènements climatiques extrêmes, les conditions pour maintenir l’activité agricole ne seront pas les mêmes dans 10 ou dans 20 ans. La formation, initiale et continue, joue donc un rôle essentiel pour préparer aux futurs métiers de l’agriculture.

Bertrand Gaufryau est directeur du lycée agricole d’Hasparren au Pays Basque.

Je dirais que le défi concerne le regard qu’on peut porter sur ces métiers qui sont pour moi des vraies missions de faire vivre leurs territoires, qu’il y a du lien social. Je pense profondément que nous disposons de tous les outils pour leur permettre d'être une génération d'agriculteurs différents, de leurs parents, de leurs grands-parents et de pouvoir relever les défis. La transmission sans la création, ça ne peut pas fonctionner parce que le monde de demain n'est pas celui d'hier et ce n'est pas encore celui d'aujourd'hui. Il s'agit de permettre aux jeunes de se projeter, d'avoir un projet de vie, d'avoir des outils techniques pour pouvoir pleinement vivre ce qui peut être une passion, ce qui peut être un métier, ce qui peut être aussi une poursuite d'une histoire familiale ou d'en créer une nouvelle pour certains qui sont issus d'autres secteurs professionnels ou d'autres milieux.

Issus ou non du milieu agricole, jeunes ou moins jeunes, ils sont le visage de l’agriculture française de demain, productive et respectueuse de l’environnement, créative et facteur de dynamisme dans tous les territoires.

L’avenir n’est donc pas à une agriculture sans agriculteurs… mais plutôt à une agriculture réinventée capable de devenir un véritable point de repère dans notre société.

Vous venez d’écouter« Les Experts du vivant », une réalisation du ministère de l’Agriculture et de la Souveraineté alimentaire. Une série audio à podcaster sur le site agriculture.gouv.fr ainsi que sur votre appli d’écoute préférée. N’hésitez pas à commenter, à partager et à nous poser vos questions. A très vite pour un nouvel épisode. Restez à l’écoute des « Experts du vivant » !